

De quelques usages sociologiques des récits en édition numérique

A few sociological uses of digital narratives

Claudine Dardy

Volume 48, Number 2, Fall 2016

Sociologie narrative : le pouvoir du récit
Narrative sociology: the power of storytelling

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037724ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1037724ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)
1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dardy, C. (2016). De quelques usages sociologiques des récits en édition numérique. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 261–283.
<https://doi.org/10.7202/1037724ar>

Article abstract

The *Raconter la vie* publishing site has amassed a collection of six hundred narratives over its two years of existence. The large number of stories it has encouraged in this way presents a mosaic made up of fragments of numerous lives that can be the object of sociology from different angles focused on a specific pattern or topic. One can still try to identify types of narratives : testimonies, social life stories or even artistic performances. Through a survey, we have chosen to meet some of the main actors of this digital stage, starting with the site's linchpin, the web editor, her contributors, called community editors, and the authors. Our goal was to examine the production of these stories and the proposal of their digital publication with respect to the authors' writing and reading practices, taking into account a writing culture, or even the reference of a literary culture. The authors discuss a variety of practices from personal diaries to the experience of writing workshops and professional writing. Many of them are adept at using digital resources : blogs, networks and platforms. The support of a renowned traditional publisher, the commitment of a Collège de France professor, the editorial team's competency—with double reading of manuscripts and help with technical layout—serve the authors' widely shared latent desire to be published. Something that would help them consider themselves amateur authors and cherish the hope of being recognized as writers. Failing to promote an impossible parliament of invisible authors, the publisher's site preserves the narrative form and at the same time supports the figure of the amateur author. It could be likened to a king size writing workshop with prisms of the digital world in which we are deprived of the sociability of shared readings, but allowed to play multiple identity games, those of *characters and authors called upon to tell society's genuine story* and who are so strongly seeking publishers.



De quelques usages sociologiques des récits en édition numérique¹

CLAUDINE DARDY

Laboratoire interdisciplinaire de recherche sur les transformations des pratiques éducatives et des pratiques sociales (LIRTES)
Université Paris Est
Courriel: dardy@u-pec.fr

LE SITE *RACONTER LA VIE* CRÉÉ EN 2014 est un appel à la production de récits dont l'en-tête résume l'intention en une phrase : « Le roman vrai de la société d'aujourd'hui. Soyez-en les personnages et les auteurs. » Il s'annonce comme site internet participatif, le plus ouvert possible, accueillant des écritures et des approches multiples, celles « du témoignage, de l'analyse sociologique, de l'enquête journalistique et ethnographique, de la littérature ». En parallèle, une collection de même intitulé éditée avec la solide maison traditionnelle du Seuil des ouvrages de 112 pages vendus à petit prix en version papier et en numérique. La collection répond aux mêmes objectifs, on y repère des plumes aguerries ; ces signatures ne manquèrent pas d'être signalées lors du lancement médiatique particulièrement retentissant du site, sur les ondes (France Culture) et dans de multiples journaux papier. L'entreprise naissait aussi à l'ombre du

1. *Remerciements: Le contact avec les auteurs de récits et les éditeurs communautaires n'a été possible que par l'intermédiaire de la web éditrice Pauline Miel qui m'a fourni au préalable de précieuses clés de lecture de son expérience originale et s'est montrée disponible en dépit d'un emploi du temps chargé et de terrains; voici les noms d'état civil ou pseudonymes, selon les choix de chacun pour RLV: Estelle Allart, Babeth Auxi, Miky Bern, Colette Bram, Anne-Cécile B, Nathalie de Courson, Jean-Paul Céalis, Lyane Dargueil, Stéphanie Dautel, Philippe Leguluche, France Lorseury, Céline Lorcher, Willy Paille, Lila Swann.*

Collège de France portée par son concepteur (Rosanvallon, 2014) qui assumait une posture moins sociologique qu'une préoccupation pour la citoyenneté « remédier à la mal représentation qui ronge le pays » « créer l'équivalent d'un parlement des invisibles ». L'ambition politique de créer les conditions d'une « démocratie narrative » est affirmée d'entrée de jeu et est tout aussi vite critiquée (Lordon, 2014). Comment une galerie de portraits ou de fragments de vie, mis dans un même sac, pourraient-ils non seulement rendre compte de la société dans ses multiples facettes mais aussi la et les représenter de manière active. Pas de raison, de fait, de supposer que les différents morceaux narratifs aillent s'emboîter comme les pièces d'un puzzle dessinant la France. Si le projet dans cette dimension politique apparaît comme relativement original, la quête d'un matériau fait de narrations, de récits, l'est beaucoup moins, c'est une activité centrale de sciences sociales. Une certaine catégorie de chercheurs se donne notamment pour tâche de constituer des récits en allant, par enquête à base d'entretiens et d'observations, recueillir des propos, les transcrire usant decriptions, c'est-à-dire des modalités d'écriture que sont la description et la transcription. Cette activité de metteurs en texte et en page s'exerce de préférence auprès de ceux qui ne sauraient le faire eux-mêmes car trop éloignés d'une culture littéraire et de l'écrit. Sur ce fond, lesdits chercheurs peuvent réserver à l'interprétation, ou l'analyse, ou la problématisation une place plus ou moins apparente et le cas échéant, être divisés sur ce point. Le monde universitaire est cependant plus accueillant qu'on ne veut le croire à la diversité de ces approches.

La volonté de prendre en compte la vie ordinaire, le quotidien, les voix sans portée, de faire valoir ce qui est sous les yeux de tout le monde et s'oublie ainsi, n'est donc pas neuve, elle est même au centre de recherches et d'œuvres d'historiens, de sociologues, d'anthropologues ou d'écrivains. Cette quête peut passer par l'entretien, l'oral transcrit par le chercheur ou pour les historiens par la recherche de documents censés rendre compte de la voix des pauvres et des obscurs; ils identifient et circonscrivent pour ce faire un certain type d'archives, elles deviennent leur spécialité, ainsi en va-t-il par exemple des archives judiciaires du 18^e siècle pour A. Farge, des entretiens croisés des divers membres de la famille Sanchez réalisés dans une favela mexicaine par O. Lewis (Lewis, 1961) ou encore des entretiens approfondis menés par l'équipe des chercheurs autour de P. Bourdieu et donnant consistance à la notion de souffrance sociale (Bourdieu [dir.], 1993). Les exemples abondent dans lesquels les chercheurs ont joué le rôle de metteurs en texte, metteurs en page par le truchement de la transcription. L'oral transcrit associe plus ou moins étroitement les enquêtés en les plaçant au mieux en position de coauteurs. Plus récemment, les formes de recherche dites collaboratives peuvent resserrer, voire superposer, les rôles d'enquêteurs et d'enquêtés. Les années 1970, au cours desquelles se développait une sociologie de la vie quotidienne désireuse d'affirmer la légitimité scientifique du quotidien et de ses objets et que se structurait dans le même temps une approche biographique, ont été propices pour affiner les notions de récit ou d'histoire de vie sociale. Qu'on se réfère à un ouvrage phare de l'époque, *Tante Suzanne*, doublement signé et c'est alors une première pour le cher-

cheur et l'enquêtée (Catani et Mazé, 1982) : il se justifiait en tant qu'ouvrage de sciences sociales par le fait qu'il n'était pas un témoignage, mais le récit d'une vie absolument banale, de cette banalité venait sa représentativité. Il était l'envers du témoignage, récit de l'extraordinaire, par exemple récit d'un condamné dans un couloir de la mort aux États-Unis, une situation hors du commun. Cette antinomie entre témoignage et récit de vie sociale venait fonder la différence entre approches journalistique et sociologique. L'intention de rendre compte de la vie des petites gens et d'une histoire qui ne serait pas celle des grands de ce monde n'est pas nouvelle non plus, elle est au cœur de l'œuvre littéraire d'un Balzac ou d'un Zola. Moins souvent citée à ce propos, George Sand, dans l'introduction d'un ouvrage ayant pour intention de raconter l'histoire de sa famille sur trois générations, incite les artisans et les paysans à faire de même : « chaque famille a sa noblesse, sa gloire, ses titres : le travail, le courage, la vertu ou l'intelligence... chaque descendant d'une ligne quelconque aurait donc des exemples à suivre s'il pouvait regarder derrière lui dans son histoire de famille (...). Artisans, qui commencez à tout comprendre, paysans, qui commencez à savoir écrire, n'oubliez donc plus vos morts. Transmettez la vie de vos pères à vos fils, faites-vous des titres et des armoiries, si vous voulez, mais faites-vous-en tous ! La truellerie, la pioche ou la serpe sont d'aussi beaux attributs que le cor, la tour ou la cloche. »

Voilà une exhortation démocratique, l'idée qu'il faut savoir transmettre, que l'écriture est une ressource, une incitation à raconter la vie pour une époque où la plume, pense-t-elle déjà, peut être arme politique.

Le monde du travail, outre des œuvres littéraires d'envergure, a suscité des observations et des notations à la précision ethnographique. M. Perrot (2014 : 122-140) a su exhumer en les rééditant les récits d'une Flora Tristan visitant Londres à l'heure de la révolution industrielle (1840) et décrivant les conditions de travail dans une usine à gaz ou encore sur des lieux de prostitution. Une ethnologie tournée vers le passé a aussi donné lieu à des récits de vie associés à des métiers ou au monde rural² (Pinton, 1997, 2009). Le rapport au travail d'aujourd'hui, ses plumes ou ses claviers, prennent rang dans le monde littéraire. Y. Pagès en vingt-trois courts récits construits à partir de témoignages recueillis dans son entourage a rendu compte de l'expérience de travailleurs, le plus souvent à contre-emploi — emplois et statuts peu en rapport avec un niveau d'études, un milieu d'origine, des aspirations. Certes, le monde du travail donne matière à une sociologie spécialisée des plus consistantes et dont l'histoire est longue depuis les grandes enquêtes sur la condition ouvrière. Les récits de l'intérieur produits par les travailleurs eux-mêmes sont particulièrement prisés des éditeurs comme des lecteurs, surtout quand ils mettent en scène un travail qui semble particulièrement éloigné d'une culture de l'écrit ou représentant un groupe social particulier. Il en va ainsi de cette participation observante constituée en récit par un étudiant ivoirien devenu vigile (Gauz, 2014). Ce récit est annoncé comme roman — qualification assumée

2. On peut, entre autres, citer la démarche de l'ethnologue S. Pinton qui, sur une dizaine d'années, a étudié le journal d'Adolphe Michard, paysan de la Creuse.

par l'auteur et l'éditeur —, son matériau rend compte, pour partie, de la condition des Africains arrivants en France. En raison de ces caractéristiques, ce roman a suscité un vif intérêt, particulièrement évaluable à travers les médias et le volume des ventes. L'emploi de vigile se constituait ainsi en poste d'observation singulier. Il permettait de décrire quelques aspects du travail pour une catégorie particulière de migrants africains mais aussi de faire vivre différents magasins parisiens tels que fréquentés par leur clientèle, le personnel ou même les contrevenants voleurs. Interrogé sur son mode d'écriture, Gauz dira qu'il prenait des notes en situation sur des supports trouvés sur place. Une posture semblable de participation observante a été exercée par la journaliste F. Aubenas (2010), qui, à dessein embauchée comme femme de ménage dans une compagnie de Ferries, raconte qu'elle tenait au début de son expérience à peu près quotidiennement un journal et puis ses notes se sont raréfiées jusqu'à extinction complète, en raison de la fatigue. La rédaction de l'ouvrage n'a été possible, rapporte-t-elle, qu'après l'arrêt de cette expérience de travail. Il est des travaux où l'engagement physique requis exclut toute activité d'écriture et de réflexivité; la mise en récit suppose un second temps de l'expérience, un constat sans lien avec la plus ou moins grande aisance à l'écrit. Les frontières entre littérature, journalisme et sciences sociales ne sont pas si étanches, le regard porté sur les récits du site « raconter la vie » et sur les pratiques de ses auteurs peut apporter un éclairage neuf sur ces frontières-là. En tout cas, l'entreprise *Raconter la vie* assume, à travers les propos de sa web éditrice, une position qui n'est pas journalistique. Le maniement d'un récit, même court, ne se joue pas dans la même temporalité par rapport à l'évènement que dans les médias papier ou audiovisuels — la matière du témoignage est transformée différemment, à moins que le terme de témoignage ne soit plus du tout approprié hors contexte médiatique, policier ou judiciaire³.

SIX CENTS RÉCITS

Le site propose un format de récit court (entre 5000 et 40 000 signes) et affiche la volonté d'accueillir tous les récits, sans rejet donc, sans censure sauf ceux mentionnés dans la charte éditoriale: pas de manifeste, pas de points de vue partisans, d'incitation à la haine ou à la violence⁴. La proposition comprend une aide à la mise en forme du récit, par des modifications voulues comme mineures. L'offre du site est celle d'une technicité éditoriale, orchestrée par la web éditrice, celle-ci transpose dans ce cadre les apports d'une expérience professionnelle acquise dans le monde de l'édition papier. Les auteurs restent propriétaires de leurs textes, il n'existe pas de contrat d'éditeur avec

3. Après les attentats contre *Charlie Hebdo* en janvier 2015, un seul texte est parvenu sur le sujet neuf mois plus tard à *Raconter la vie*. Les attentats du 13 novembre 2015 donnent lieu à des récits sur les ondes un mois plus tard (France Culture, émission « Les pieds sur terre », diffusée le 14 décembre, récit de Stéphane, un otage du Bataclan). En revanche, pas d'envoi de textes à *Raconter la vie* à la suite du 13 novembre.

4. Dans l'onglet projet du site, figurent la charte éditoriale et les énoncés des divers moyens de participer à ce qui est appelé « communauté ».

les auteurs. Un point qui, de prime abord, n'est pas évident, mais pas non plus de détails lorsqu'il est éprouvé comparativement par certains auteurs, on ne récupère pas si facilement par exemple son texte ou son blog sur *Rue89*.

La consultation du site permet de saisir son mode d'organisation globale. Le projet initial s'y trouve résumé, l'onglet *Récits* ouvre la caverne d'Ali Baba du consommateur friand d'histoires vite lues ; l'affichage porte vers les récits les plus récemment édités. Les entrées sont possibles par les titres, les dates de publication, et par noms d'auteurs. On apprendra, à interroger la web éditrice, qu'en deux ans d'existence, ce sont six cents textes qui ont été mis en ligne⁵ tandis que vingt textes en 112 pages (ou 115 000 signes, le format est aussi très contraint) étaient publiés dans la collection papier et numérique. Un seul élu (Benlala, 2015) parmi les auteurs de récits courts pour figurer en auteur de la collection, c'est-à-dire pour être transformé en livre aux attributs habituels, organisation en chapitres, table des matières, un nom d'auteur sur une couverture et une 4^e de couverture. Le rythme des envois à l'éditrice reste soutenu même si on est passé de la soixantaine quotidienne des débuts à une quinzaine (fin 2015). On peut d'abord être attiré par des récits en tant que consommateur. Une fréquentation régulière constante sur une courte période laisse apercevoir un lieu complexe, dont les rubriques évoluent, se construisent, s'alimentent. L'une d'elles invite à des parcours de lecture transversaux selon des catégories, non exclusives l'une de l'autre (*aider les autres, après le travail, entre deux mondes, faire société, jobs d'étudiants, histoires de migrants, lieux où l'on vit, temps libre, créer*). Les récits eux-mêmes peuvent être assortis de commentaires rédigés par les membres de la communauté, s'inscrire dans cette dernière est un préalable nécessaire. Une rubrique « lecteurs invités », confiée à des auteurs de la collection, ou du site, ou à des extérieurs à la communauté — journalistes, écrivains, universitaires —, analyse en un court texte des récits du mois écoulé.

On ne procédera pas dans cet article à la manière de ces lecteurs invités⁶, consistant à traiter des récits et de leur contenu sur une période donnée et à partir de leur seule lecture. Pas de recours à des analyses de discours ou de contenus qui chercheraient à caractériser les lois du genre narratif « récit court ». Le site ouvre des lucarnes sur un monde habité d'auteurs, de lecteurs, d'éditeurs dits communautaires⁷. Un ensemble de personnes difficile à dénombrer, peut-être aux dimensions d'un village dont les habitants ne se connaîtraient guère et que le site ne donne à apercevoir qu'en quelques pages d'un récit, quelques lignes de commentaires, quelques mots d'un profil, une silhouette, au mieux un visage. Une communauté dont les membres ne se connaissent pas, ou fort peu, n'échangent que par bribes, dans des commentaires qui, affichés, ont

5. Cinquante textes ont été retirés à la demande de leurs auteurs pour des raisons diverses, au regret de leur éditrice. Expressions de mécontentement au regard des modifications apportées au récit ? Effets inattendus d'une édition numérique par les auteurs, notamment les non masqués par un pseudonyme ?

6. Ils sont généralement choisis par la web éditrice.

7. Le nombre de ces éditeurs communautaires choisis par la web éditrice est passé de 5 au début à 75. Ils sont les premiers lecteurs, fournissant un avis et des propositions de corrections et modifications des récits (en principe minimales). Ils ne sont pas en lien direct avec les auteurs, sauf exception, et passent par la web éditrice pour faire retour aux auteurs.

toute chance d'être formels, pas d'agressions — touche pas à mon texte — et réciproquement. Le peuple des réseaux, sans amis mais avec une ou des communautés? Ce n'est qu'à interroger la web éditrice qu'on découvrira le rôle essentiel des éditeurs communautaires, soit soixante-quinze petites mains bénévoles, un réseau de correcteurs (« ortho typo », selon le vocabulaire du métier mais souvent plus : syntaxe, coupures, ordre du texte, titres). Certains cumulent les postures de la communauté : auteur, éditeur communautaire, lecteurs invités du mois, d'autres pas. De fait, la web éditrice ne peut affronter le flot continu des récits et surtout les traiter équitablement qu'à s'être adjoint ce réseau fidèle et fiable. En deux ans, les rangs des éditeurs communautaires ont grossi, ils étaient cinq au départ. La web éditrice ne cache pas la satisfaction et le confort d'avoir créé « sa » communauté. Les éditeurs ne sont pas recrutés sur CV. Ils ont répondu à l'appel du site. L'intuition, les affinités font le reste pour la redistribution des textes par la web éditrice. Elle se félicite de ce que chaque texte puisse ainsi bénéficier d'une double lecture, une sécurité apprise en édition papier. On s'aperçoit, chemin faisant, qu'une enquête complète en édition numérique ne saurait faire l'impasse sur cette communauté-là, un réseau plus qu'une communauté au sens où les différents membres ne se connaissent pas mais on eut des contacts à distance ou en direct avec la web éditrice⁸.

ENQUÊTER EN WEB ÉDITION

Lire et choisir des récits

En première approche, on peut faire une plongée dans les récits et une pêche au gré des titres, si du moins on ne veut pas, *a priori*, emprunter les parcours de lectures proposés. C'est dire l'importance de ces titres, pas forcément perçue par les auteurs, car ils ne se situent pas comme lecteurs potentiels. On apprendra que l'intervention minimale sur le texte porte généralement sur son intitulé, la web éditrice y exerce son savoir-faire éditorial. Elle prélève généralement ce titre dans le récit lui-même, par exemple, *Une heure ne suffira jamais*, selon l'évaluation pessimiste mais réaliste d'une aide à domicile quelque peu exploitée qui raconte un premier épisode de cette expérience professionnelle. Peu comprise, la modification sur le titre est ensuite admise par les auteurs au nom de l'expérience éditrice. Les titres pour seules boussoles assortis, quand c'est nécessaire, d'un sous-titre plus explicite, pour les visiteurs occasionnels du site et pour qui veut en savoir plus sans pour autant s'inscrire dans la communauté. Juste par les récits attirés ; point de données statistiques possibles, sur les appartenances professionnelles des auteurs par exemple ou encore leurs appartenances sociales ou politiques, mais éventuellement les informations que les auteurs veulent bien donner sur eux-mêmes à travers les quelques mots de leurs profils. Ceux-ci se déroberont dans leur hétérogénéité à une quelconque typologie. Les données quantitatives disponibles sont celles du taux de lecture, information concernant « les textes les plus lus ».

8. On interrogera cinq d'entre eux signalés par la web éditrice (plutôt choisis parmi les plus anciens).

Une exploration rapide, vite confirmée par une observation plus constante de la web éditrice et de ses aides, débouchait sur le constat, de catégories surreprésentées : beaucoup de professeurs, de médecins, d'avocats, de juristes, d'intervenants sociaux. Rien d'étonnant donc, des auteurs qui, par profession, sont d'une culture de l'écrit et dont le matériau premier peut être de nature biographique. Quant aux contenus des textes, ils consistent en récits d'expérience, d'épreuves, en fragments ou séquences de vie d'un auteur seul, ou bien ils sont des discours rapportés, des propos recueillis, ou observés, au fond selon les modèles suggérés par la collection (par exemple l'observation verbale et non verbale à l'heure des courses de la fréquentation d'un magasin, telle que livrée par A. Ernaux, auteure de renom, qui se dit volontiers ethnologue du soi). Quant à l'auteur seul promu dans la collection, il est le récit d'un « itinéraire précurseur », comme le présente sa 4^e de couverture, origine algérienne, un des premiers barbus en 1990, décrochage scolaire, quête du côté de l'Islam, apprentissage par voyages initiatiques, puis retour sur un chemin plus ordinaire, sans barbe. Le récit est donné pour atypique, « exemplaire », à rebours, à l'heure ou d'autres itinéraires jeunes conduisent vers un islamisme radical. L'invisibilité retrouvée de l'auteur est implicitement suggérée en modèle par la promotion de son récit développé et élu pour la collection.

La dominante serait-elle plutôt celle de récits personnels, intimistes, parfois représentant non des invisibles, mais des marginaux ? « Quand on parle de soi, confirme la web éditrice, difficile de prendre de la distance, de ne pas rester dans la complaisance, la plainte. » Il y en a qui « s'écoutent écrire », dira plaisamment l'une des auteurs interrogés. La web éditrice remarque une montée en charge des propositions de récits rendant compte d'une expérience ou d'une épreuve douloureuse, décès d'un enfant, inceste, viol, violences subies. Des récits qui ne sauraient être rejetés, mais qui ne sont pas ceux prioritairement attendus sur le site par les initiateurs. Ceux-là proposent cependant dans une posture toute sociologique de prendre cet afflux de récits ainsi caractérisés comme un fait à interpréter ; ces récits n'ont peut-être justement pas place ailleurs et correspondent à un besoin, en cela, leur manque de reconnaissance révèle un état social. On pourrait formuler le problème d'une autre manière : à quelles conditions la souffrance psychique peut-elle devenir souffrance sociale, selon la consistance qu'ont voulu lui conférer P. Bourdieu et son équipe (Bourdieu, 1993) ? Que cette souffrance sociale soit sublimée par un talent littéraire et ainsi reconnue y suffirait-il ? Cette question-là dépasse le sociologue non spécialiste du champ littéraire⁹. S'en tenir à une analyse des récits eux-mêmes ne paraissait guère pouvoir satisfaire une curiosité toute sociologique tant on se trouvait privé de leurs conditions de production. Se contenter de l'analyse d'un genre littéraire, celui du récit mis en acte, interprété, joué ? Une analyse plus globale ? Il eut fallu se lancer dans l'analyse des analyses, courir derrière la quintessence et la synthèse à extirper de l'approche globale d'un continent

9. On laissera cela à d'autres, plus habiles à traiter cette question, par exemple N. Huston (2008), *L'espèce fabulatrice*, dont la lecture me fut judicieusement suggérée par l'une des auteurs.

« récits ». Il a paru aussi assez vain d'aller chercher dans les récits la ou les correspondances entre le projet initial et sa mise en œuvre. Mes premières lectures choisies, comme tout un chacun en fonction de mes propres préoccupations, en l'occurrence un objet de recherche autour de l'identification, m'ont conduite vers le titre *Née sous X*. Ce titre me laissait soupçonner que l'auteur allait, selon la tendance du moment, se lamenter sur la méconnaissance et l'impossibilité de connaître ses origines biologiques et l'identité nominale de sa mère, ainsi qu'on a coutume de l'entendre dans le discours porté par des associations du type « X en colère » prônant l'abolition de tout anonymat et sollicitées notamment lors des consultations en vue de nouvelles propositions relatives à la parenté et la filiation. Or, ce récit révélait un point de vue tout différent, l'auteure née sous X remerciait sa mère biologique de lui avoir fait « cadeau de la vie » mais elle s'étonnait (et sans doute plus) de se voir renvoyer constamment à ses origines inconnues et à la souffrance qu'aurait dû lui causer pareille méconnaissance ; c'est l'injonction à cette connaissance qui lui devenait pesante. Aussi ai-je projeté dans ce récit une possible interprétation de l'invisibilité. Cette jeune femme était de fait une invisible, parce qu'à l'écart des positions dominantes à propos du droit d'accès aux origines. Le récit sur un site ouvert était le seul lieu possible d'expression de ce malaise à contre-courant d'une position dominante et après tout, il n'existe pas d'association de nés sous X et satisfaits de leur sort. L'auteur de ce récit trouvait dommage que son titre propre *Le cadeau de la vie*, qui reflétait pour elle le sentiment dominant qu'elle éprouvait à l'égard de sa mère biologique ait été rejeté. Mais il faut bien admettre que pratiquant comme chaque lecteur occasionnel du site des choix très aléatoires, je ne serais jamais allée lire ce récit tel qu'intitulé par son auteure.

Mon intention n'était pas non plus d'étudier, d'évaluer un site d'édition participatif avec ses deux ans d'âge, il aurait fallu d'ailleurs dans cette perspective recourir à une autre méthodologie comparative, par exemple avec d'autres sites collectant des récits (*Rue89*, *ADT quart monde*, *Les recueilleurs de récits*). Mon interrogation s'est portée vers le potentiel et les usages sociologiques des récits livrés dans ce cadre éditorial. L'enquête aidant, ce n'est pas une typologie des récits qui se dessinait mais une sociologie des pratiques d'écritures et de lectures au prisme du numérique parce qu'on interrogeait les auteurs sur leurs rapports à l'écrit, ici en jeu dans cette forme très particulière et très formatée du récit, tout en essayant de situer la place de la production de ces récits dans leurs histoires personnelles. Cette curiosité sociologique pour des pratiques n'est pas assouvie à se concentrer sur une sociologie des différents protagonistes du site, au premier rang desquels, les auteurs, même si bien évidemment les appartenances sociales pèsent sur les pratiques et les usages de l'écrit. Les invisibles supposés ou attendus dans le cadre de ce site, du moins dans le propos de P. Rosanvallon, ne sauraient se réduire aux parents pauvres d'une culture de l'écrit. Le récit intitulé *J'ai été un apprenant* (Yves Huysman) fait figure d'exception, son auteur est une victime de l'illettrisme et fait par ce récit son « coming out » tout en prouvant l'efficacité de sa démarche de formation et sa continuité. Il s'implique aujourd'hui dans des ateliers d'écriture destinés à ces oubliés de la culture de l'écrit ou de moindre maî-

trise de l'art d'écrire. Autrement dit, il est exemplaire par son récit au sens où il est désormais prosélyte dans cette culture de l'écrit et travaille à la faire partager.

Ce dernier exemple dans son unicité semble l'exception qui confirme la règle. Dans cette acception réductrice, les invisibles seraient ceux dont on doit sertir la parole, la mettre en page, en texte, pour la faire émerger de l'ombre. Pourtant même George Sand pariait sur les capacités d'écriture de ses contemporains tout juste éduqués (Perrot, 2014: 197-198). Divers signes indiquent que toutes classes confondues, nous sommes plus que jamais dans une culture de l'écrit, une culture littéraire où l'édition papier reste en place noble et révée: publication à compte d'auteur ou d'édition (rendues numériquement plus simple par les plates-formes d'autoédition), ateliers d'écriture (Chateigner, 2008), y compris et, surtout, hors contexte scolaire, succès des concours de nouvelles, édition de correspondances et d'archives familiales, intérêts des chercheurs pour des écrits ordinaires), sans compter, l'incitation à écrire que représentent les forums, les blogs mais qui de fait sont loin de produire de la narration. S'il fallait vraiment défendre l'invisibilité chère au concepteur Rosanvallon, alors il faudrait apercevoir, comme le fait la web éditrice: les déconnectés, privés de liaisons internet pour des raisons économiques, certaines personnes âgées attachées à l'écriture manuscrite et surtout détentrices de documents papiers qui ne deviennent éditables que par une opération de transformation en tapuscrit requérant une aide. La forme narrative, la production de récits courts est une pratique scripturale particulière, qu'il faut situer par rapport à d'autres pratiques scripturales et circonscrire par rapport à la narration littéraire, ce qui pourrait obliger à rouvrir le débat du vrai et du fictionnel, puisque le projet évoque le « roman vrai » de la société d'aujourd'hui par opposition à la fiction littéraire. Pas question non plus à cette échelle, d'aborder le thème déjà largement traité des rapports littérature et sciences sociales¹⁰. On ne pouvait éviter, pour envisager la place actuelle de ces récits courts, de les situer dans l'ensemble des pratiques d'écriture mais aussi de lecture. Nombre d'auteurs reconnus mettent aujourd'hui leurs récits en scène par leurs propres lectures. Des émissions de radio font la part belle aux témoignages oraux recueillis, racontés sur les ondes par les principaux protagonistes, quelquefois appelés à mettre en scène leur récit au théâtre¹¹.

La seule manière de tester la pertinence de ces couples vrai/fiction, écriture/lecture, oralité/écriture associés aux récits et à la narration étaient de les éprouver par l'enquête auprès des différents protagonistes, du site: auteurs, lecteurs, web éditrice¹². À travers la quinzaine d'entretiens ainsi menés, on a tâché de saisir notamment auprès des

10. W. Lepenies avait en son temps posé que la sociologie entre sciences et littérature avait construit sa propre culture de l'écrit; cette démonstration 35 ans plus tard garde toute sa force mais mériterait une actualisation à laquelle ne se risque pas l'auteur dans son propos de soutien en ligne au projet *Raconter la vie* (Lepennies, 1980).

11. Émission « Les pieds sur terre » de Sonia Cronwood et spectacles.

12. L'enquête a été réalisée en direct ou à distance par Skype ou téléphone. J'avais choisi des récits et des auteurs et fait ma proposition d'entretien par courriel en me présentant comme sociologue universitaire. Toutes les réponses ont été positives.

auteurs¹³ quelle place tenait l'écriture dans les biographies personnelles et de situer les auteurs RLV au regard de leurs pratiques d'écriture et de lecture (y compris de la lecture des autres récits RLV).

AUTEURS ET JEUX D'IDENTITÉS

Les auteurs figurent rarement sous leur identité d'état civil incluant le nom de famille et le prénom. Quand ils usent de leur identité officielle, c'est un fait atypique interprétable¹⁴. Les auteurs annoncent au mieux un prénom assorti d'une initiale. Plus souvent un pseudonyme, plus ou moins fantaisiste, quelquefois plusieurs, correspondant à des récits de nature différente. Dans ces conditions, entrer en contact avec les auteurs sans s'inscrire dans la communauté qui permet de poster des commentaires de textes ou d'avoir accès à une messagerie privée avec chacun suppose la complicité de la web éditrice, personnage clé s'il en est. Mais l'éditrice que je croyais devoir être rivée à son écran se déclarait souvent en déplacement ou sur le terrain. C'est qu'une web éditrice s'en va à la pêche aux textes, non qu'elle en manque, mais que le flux continu des récits reçus ne correspond pas aux attentes du projet, une majorité de textes étant trop personnels, parfois très intimes, dont rien ne justifierait la mise à l'écart, même relatifs à des zones d'intimité ou à l'expression d'une sexualité la plus crue car ce sont aussi des domaines qui font partie de la vie sociale, comme elle le souligne elle-même. Son activité complémentaire de web éditrice consiste donc à identifier, sur le terrain, des acteurs en concordance avec l'esprit du site, comprenons des collectifs — par exemple foyers de jeunes travailleurs, centres d'hébergement pour SDF ou centres de demandeurs d'asile — plutôt que des individus isolés¹⁵. Ces formes collectives semblent être un terreau à narrations et à l'émergence d'ateliers d'écriture. Ces ateliers invitent à des pratiques d'écriture et de lecture non individuelles, on pourrait dire qu'ils se prêtent à des sociabilités d'écriture ou pourquoi pas à des écritures collaboratives comme il existe aujourd'hui des recherches collaboratives. Ces ateliers mêlent expérimentation de l'écriture, lectures à voix haute ; ils encadrent l'activité, la guide par la suggestion de consignes, la délimitation d'un temps donné, quelques règles de base en somme, comme le fait de façon minimale le site RLV¹⁶.

13. Le qualificatif d'auteur a été délibérément choisi dès l'abord des entretiens pour prendre acte de la nature des récits : ils réfèrent à des expériences et histoires personnelles. Il est approprié dans le contexte d'un site éditeur. Il peut aussi désigner une personne ou un collectif, à la différence du mot écrivain.

14. C'est le cas d'Y. Huysman, évoqué à la page 3.

15. RLV a noué un partenariat avec le labo des histoires, faisant partie de l'association *La France s'engage*, une association qui organise gratuitement des ateliers d'écriture pour les 9-25 ans à Paris et en régions. Par ailleurs, à La Charité-sur-Loire, RLV s'est greffé sur un travail engagé par la Ville, désireuse de contribuer à donner un nouveau souffle aux librairies locales, qui a organisé diverses manifestations autour du livre.

16. L'un des exemples référence pour RLV est celui d'un texte construit à partir d'un exercice proposé par une enseignante de collège invitant ses élèves non francophones à raconter leur arrivée en France.

Un échantillon ?

Une fois acquise l'indispensable médiation de la web éditrice, il fallait constituer un « échantillon », pour user d'un vocabulaire faussement scientifique, car cet échantillon était fort intuitif. Pas mieux lotie que d'autres, ayant pour seul indicateur les intitulés et sans intention de lire six cents récits. Il me fallait donc survoler ce vaste ensemble narratif, si composite, butiner, picorer, ici le récit d'un changement professionnel d'infographiste à aide-soignant par exemple, reconversion improbable donc, ou bien démission d'un médecin, d'une assistante sociale ou encore, professions dans lesquelles on écrit peu (boulangier). Ma déambulation narrative conduisait vers des récits évoquant les univers de travail. Je me penchais plus certainement sur ceux mieux connus de moi en raison d'une expérience enseignante : récits d'intervenants sociaux, récits de ceux qui sont dans le travail avec autrui, les relations de service, l'aide à la personne (aides à domicile, aides-soignants, assistants familiaux). Et puis encore des récits d'épreuves affectives, décès de parents, évocation de maladies mentales, d'un bipolaire par exemple, récits qui d'une manière ou d'une autre faisaient écho pour moi. Je repérai le récit d'une opération à cœur ouvert, que je n'aurais peut-être pas lu si je n'avais reconnu son auteur (pas d'usage de pseudonyme mais vrais prénom et nom) comme un créateur dont les spectacles manipulant des objets avaient particulièrement nourri ma réflexion toute sociologique sur les modes d'emploi au siècle dernier. Retraité, l'artiste se ménageant une vie de grand-père paisible ne manquait pas une occasion d'entretenir ses neurones par la pratique narrative exercée par exemple lors de concours de nouvelles. Un exercice solitaire, comme il était en solitaire dans ses spectacles. Son récit racontait le corps à l'épreuve d'une opération et reflétait la même extrême précision gestuelle que ses performances d'autrefois. Faire l'écrivain en vrai, solliciter des maisons d'édition ? Sûrement pas ! disait-il, un monde fermé, compliqué, autant que l'était celui des producteurs et responsables de spectacles expérimentés autrefois comme artiste. Cette pratique de la narration centrée sur la mise en écriture du corps est singulière et se situe dans la continuité d'une expérience artistique, en l'adaptant à un temps nouveau, quand le corps ne peut se mettre en scène dans une relation à des objets de bois inventés, comme lors des performances. Que ce récit et cet auteur soient l'exemple d'une pratique d'écriture littéraire et artistique, cela n'en fait pas une exception. Un ou deux auteurs produisent régulièrement du récit, habitués du genre nouvelles, récits courts, ils sont parfois perçus par d'autres auteurs du site comme détournant la vocation de celui-ci, comme si des « pro » venaient se mêler aux amateurs et qu'il y avait des soupçons sur le « vrai » du récit. Pas de raisons pourtant d'exclure ces récits, d'autant que le partage entre fiction et réalité n'a rien de si évident, les exemples de récits à forte teneur biographique en témoignent. Au reste, de même qu'une Annie Ernaux se présente comme ethnologue du soi, l'écrivaine Christine Angot trahit des aspirations sociologiques lorsque commentant son dernier ouvrage portant sur l'histoire du couple formé par ses parents, elle soutient qu'il ne s'agit pas d'un récit personnel, familial mais de l'histoire de la confrontation des catégories sociales différentes de ses parents, haute bourgeoisie/milieu ouvrier.

RENCONTRES D'AUTEURS¹⁷**Estelle ou l'espoir déçu de rencontrer les autres fous de lecture et d'écriture**

Elle se définit comme boulimique de lecture, « de l'âge de six à vingt-quatre ans, j'ai lu un livre par jour et je me suis un peu calmée quand j'ai eu des enfants... Sur le site RLV, j'ai d'abord aimé lire d'autres personnes. » Lors du lancement du site à la radio, l'idée du « parlement des invisibles » l'a séduite. « Il allait surgir la voix de milliers de personnes qu'on n'entend jamais, elles allaient donner des points de vue vécus sur la société d'aujourd'hui », et puis « on allait se retrouver tous entre fous d'écriture et de lecture ». De quoi contrecarrer, l'exercice par trop solitaire de l'écriture... « Au début, ne connaissant pas du tout P. Rosanvallon, j'ai essayé de comprendre l'intention, son évocation de la démocratie, ensuite j'ai lu des textes sur RLV qui m'ont touchée énormément, par exemple : *Je suis une armée* et *Un auteur en fauteuil*. J'ai commencé un échange avec ce dernier sur l'enseignement en France mais on s'est rendu assez vite compte sur le site qu'on avait peu d'espace pour débattre, ce n'est pas prévu. C'est une de mes déceptions, je me suis arrêtée de participer à ce site pour cela aussi, pas de parlement des invisibles. La possibilité pour chacun de s'exprimer est réalisée mais par contre, échanger, partager les émotions, les sentiments est très limité. J'ai été parmi les premières à poster un texte il y a plus de deux ans maintenant, j'avais l'illusion d'appartenir à une communauté, un côté tribal, se retrouver avec les mêmes Indiens, les mêmes plumes. » Elle a quitté le site pour une autre raison encore. Plusieurs mois après avoir publié le premier récit, à l'hôpital où elle était aide-soignante, « une de ses collègues connue pour son engagement d'extrême droite est allée "la pister sur internet", elle est tombée sur son récit. Elle a informé sa direction. L'accusation portait sur le fait d'avoir dressé des portraits de collègues portant ainsi atteinte à leur vie privée. J'ai eu à me défendre sérieusement de cette accusation dans un contexte professionnel... Cette collègue se reconnaissait dans un ou deux passages ou bien reconnaissait d'autres collègues. Elle souhaitait qu'il y ait une sanction professionnelle contre moi. La sanction n'est pas venue... j'ai défendu l'idée de la création littéraire et, concrètement, dans ce texte personne n'était réellement reconnaissable, identifiable. En réalité, des lecteurs extérieurs ne pouvaient rien reconnaître dès lors que l'hôpital, le service, le lieu, n'étaient pas nommés. Les responsables à l'hôpital ont parfaitement admis cela, ils ne m'ont pas du tout mise en cause, mais moi, j'ai vécu cet incident comme une agression. Sincèrement j'ai eu peur. J'avais signé de mon nom, je voulais assumer complètement et je ne suis pas dans la fiction, ce qui m'intéresse vraiment, c'est l'écriture du réel. ».

Sur le site RLV, Estelle fait l'expérience à travers son récit d'une écriture exposée et de ses aléas en édition numérique. Celle-ci vient après diverses pratiques d'écriture et de lecture jalonnant son existence, elle en souligne la constance. Elle dit avoir mené

17. Les entretiens ont eu lieu en direct dans des lieux publics, à l'exception de la web éditrice rencontrée sur son lieu de travail, ou encore par skype ou téléphone.

des ateliers d'écriture dans sa ville d'origine. Elle avait notamment créé avec une amie un atelier poésie et un atelier de femmes, tirant de ce dernier un recueil de poésies, *Jardins d'elles*.

Mais Estelle n'a été éditée que deux fois, dit-elle : à la suite d'un concours de nouvelles, les dix lauréates ont été publiées dans un ouvrage. La deuxième fois correspond à l'édition du récit sur RLV. Elle ne différencie pas cette dernière sans sélection de l'édition traditionnelle, papier.

Elle a commencé par le journalisme, elle a exercé comme pigiste entre vingt et vingt-cinq ans, mais il était difficile d'en vivre. Et puis, dit-elle, « finalement, l'écriture pour moi était une façon d'être, pas forcément un moyen de vivre ». Elle avoue pourtant, « comme tout auteur amateur », caresser le rêve d'être publiée. Elle livre une réflexion approfondie à propos de l'écriture. Elle s'affirme comme portraitiste avant tout, l'individu, dit-elle, est autant une personne, qu'une histoire.

Dans mes portraits il y a de tout. Je n'aime pas utiliser le je et pourtant « je veux dire comment je vois la société dans laquelle je vis, écrire quelque chose qui soit plus fort, pouvoir témoigner à propos de ces gens qui se battent et qui se débrouillent comme ils peuvent, quelles que soient leurs situations, ils essaient de tenir debout avec leurs moyens. Ils sont tous extraordinairement humains. À RLV on m'a demandé de changer mon titre pour lui substituer un extrait du texte « compter les sous que je n'ai pas ». Mon titre était « Par milliers » pour rendre hommage à tous les combattants du quotidien. Mon texte a été immédiatement bien reçu à RLV, on soulignait la qualité de l'écriture, on m'a aussi fait des propositions de lissage sur le texte lui-même, je les ai refusées, je tenais à mon style, si j'utilisais le mot « réfléchissures » par exemple, c'était à dessein, mon refus a été accepté. Le format ne m'a pas gêné plus que ça, j'ai l'habitude de la poésie, pour moi c'est une écriture qui en peu de mots doit dire énormément...

On comprend que pour Estelle, lire et écrire deviennent compatibles par le truchement du récit court.

Au tout début, ce n'était pas difficile de tout lire, je lis très vite, pendant six mois, j'ai tout lu, c'était comme un cadeau, Noël tous les jours. J'étais beaucoup interpellée par le récit d'une étudiante qui à vingt-cinq ans fait des ménages puis se retrouve dans un foyer d'urgence. Elle a alors affaire à l'administration, elle doit défendre ses droits, son récit est froid, sans pathos et il est extrêmement puissant. Ou bien le journal d'un trentenaire en désintoxication de drogue. Et puis j'ai moins fréquenté le site, l'émerveillement de la lecture disparaissait devant des textes très centrés sur un « je », des textes pauvres littérairement et dans le fond qui disaient peu. Ça virait à l'effet télé réalité...

Bientôt, l'avis des lecteurs invités chaque mois lui paraîtra plus intéressant.

Sa réorientation professionnelle vers la fonction d'assistante familiale à domicile lui permet de se ménager des temps d'écriture « comme un écrivain » tout en ayant des ressources dans un métier d'aide.

Estelle est certainement la plus proche du concept RLV par sa préoccupation pour les autres. Elle a lu avec avidité les récits des autres, commenté, écrit elle-même sans masque, exposition risquée, et ses pratiques type atelier d'écriture impliquent encore ces autres.

Plusieurs récits évoquent avec distance, humour et dérision des épisodes concernant des métiers et des tâches relevant de l'aide à la personne. L'entretien avec leurs auteurs autorise à parler d'un déclassement professionnel. Décalages avec une scolarité et une formation initiale, un milieu d'origine, des aspirations qui résultent d'une adaptation d'emploi à des possibilités restreintes, notamment hors des grandes métropoles, où les emplois se concentrent sur des besoins en aides à la personne. Les pratiques d'écriture servent en pareil cas à reprendre possession de soi-même mais sont aussi utilisées pour l'évolution professionnelle. Babeth illustre particulièrement cette dimension : partie de la fonction d'aide à domicile pour arriver à celle de coordinatrice d'un service, en passant par la formation et l'exercice d'aide-soignante.

Babeth, initiatrice des premiers blogs professionnels pour aides à domicile et aides-soignants

Babeth surgit sur l'espace RLV avec un texte rendant compte d'une difficile expérience d'aide à domicile édité sous le titre « Une heure ne suffira jamais », un récit d'abord publié en épisodes sur son blog (« Vieux et merveilles », une invention peu attendue dans la catégorie aides à domicile), repris, synthétisé, muri, réécrit pour *Raconter la vie* alors qu'elle a cessé cette activité d'aide chez les particuliers, limogée sans ménagement pour cause de grossesse, « au revoir », lui a-t-on dit sans plus de commentaire ou d'épilogue. Elle y décrit en creux un dispositif communal (service d'un CCAS¹⁸), dont la cheffe madame Grandchef raisonne administrativement à l'heure d'intervention et à son coût sans considération pour les contextes d'intervention des aides. Babeth créera très vite un second blog à l'occasion de sa réussite au concours d'aide-soignante et pour rendre compte de l'année de formation qui suivra. Elle a conscience d'ouvrir aussi une nouvelle brèche d'expression pour cette catégorie, les aides-soignants ; d'ordinaire dans ce monde de la santé, ce sont les médecins ou les infirmières qui pratiquent des blogs. Le blog suscite des échanges, il y faut la rapidité et la réactivité de Twitter. Cette ressource des blogs lui offre des débouchés d'écriture dans des revues professionnelles et lui permet de développer une sociabilité dans ce secteur de la santé. Elle rompt un isolement, réfléchit sa pratique, contribue à l'auto-identification ou à la reconnaissance et à la promotion des savoirs et de la réflexivité d'un groupe professionnel, tout bénéfice donc. Les blogs vont favoriser une plus large expression de cette jeune professionnelle, une meilleure audience et une évolution ascendante vers un poste de coordination dans l'aide à domicile. Un poste qu'elle s'apprête à occuper au moment où nous échangeons et où elle espère ne pas devenir une madame Grandchef.

Babeth se dit de culture littéraire, par sa famille — des profs de latin, grec — ; son aspiration au professorat de lettres est pourtant vite abandonnée : elle sera éducatrice spécialisée diplômée. Mais son implantation familiale en Bretagne ne permet pas l'exercice de cette profession, d'où l'expérience d'aide à domicile.

18. Centre Communal d'Action Sociale.

Son deuxième récit pour RLV est celui de l'accompagnement en fin de vie de son père, vécu à surmonter la conjonction dans le temps de deux événements contraires, la naissance de sa fille et la mort précoce de son père.

Le troisième récit publié dans RLV concerne sa fille et veut clore une colère, des diagnostics catastrophiques et sans issues portés sur son enfant, vouant son avenir aux Instituts Médico-Éducatifs, retard mental là où il s'agissait du contraire, une précocité.

Ces récits mettent en mots les rapports à l'institution médicale. Les publier sur RLV lui a servi à nouer des contacts hors de l'univers professionnel. Babeth a toujours eu des pratiques de lecture et d'écriture, un journal intime dès l'enfance, et aujourd'hui encore sur elles constamment des petits carnets pour prendre des notes.

Babeth est l'exemple abouti d'une déclassée professionnelle, qui dans la vie saute d'une expérience à l'autre, rebondit, mais sait parfaitement développer une stratégie d'évolution professionnelle dans laquelle elle utilise les ressources du numérique, les blogs, les revues professionnelles, et crée de fait des espaces d'expression neufs pour des catégories professionnelles auxquelles elle donne visibilité : aides à domicile, aides-soignants, espaces de sociabilité professionnelle, qui vont servir sa propre évolution. Une déclassée, reclassée par différentes sortes de pratiques scripturales, RLV est pour elle l'occasion de s'essayer à la forme récits courts et de se risquer au rôle d'auteur modestement annoncé comme « amateur ».

Colette ou le contre-emploi: des « enfants des autres » à l'abattoir à volailles, en passant par la découverte de la danse contemporaine

La référence au travail s'exprime aussi à travers l'expérience de la discontinuité et de ses aléas, mais surtout du passage d'une position sociale assurée (rédacteur dans l'administration avec un bac plus quatre en droit) à l'expérience dont il est drôlement rendu compte dans RLV, un échec à s'occuper des enfants des autres, un domaine où les bébés ont le tort de n'être pas tous en celluloid, comme ceux de ces exercices permettant de se qualifier aux yeux d'un jury approprié, une voie qui semble sans avenir dès lors qu'on considère les bébés comme des extraterrestres et surtout qu'on l'avoue. Dans ce travail qui n'a rien d'une vocation, écrire est le moyen de mettre à distance la solitude d'une expérience, seule avec des petits, dans des univers domestiques révélant l'organisation d'une vie familiale offerte à la curiosité d'une observatrice pourtant laissée en lisière de cette intimité. L'écriture permettrait d'en tirer un parti positif en passant par l'humour. Lors de notre entretien téléphonique, elle dira avoir laissé cette activité de garde d'enfants trop peu lucrative, d'autant que cet emploi lui demandait de composer avec les apparences, ne rien laisser paraître de son désarroi solitaire. Dans ce cadre-là, on peut pourtant faire de belles rencontres, note-t-elle, comme celle de la danse contemporaine, à travers une petite fille gardée et sa mère. Ce sera son prochain texte pour RLV, celui de cette expérience nouvelle de la danse. Pour l'heure, elle vient de signer un contrat provisoire, dans un abattoir de volailles. La directrice des Ressources humaines est humaine justement, à l'écoute, elle « offre » un temps de travail limité, un mois et demi pendant les fêtes, pour mieux gagner sa vie, retrouver un

peu les autres, faire des rencontres inattendues. Ce travail dans un abattoir de volailles ne lui fait pas peur, elle a connu des conditions dures dans sa jeunesse, la vue du sang ne l'effraie pas, elle sait qu'elle peut l'affronter physiquement. D'ailleurs, il y a là beaucoup de bac +2 +3 et plus, présents dans l'abattoir, d'autres déclassés donc, bonne ambiance de travail, pas mal de solidarité. Lorsqu'elle était « nurse », touchant le RSA (revenu complémentaire), elle devait se soumettre tous les trois mois à un entretien avec une assistante sociale, celle-ci lui semblait peu à l'écoute. Et puis, elle l'enfermait dans un raisonnement en termes d'efficacité, il faut avoir des projets; quand on est en précarité, on n'a pas la tête aux projets.

Elle avait déjà envoyé un récit à l'UNIOPS¹⁹. La forme littéraire est aussi pour elle une façon de pouvoir rendre compte d'une expérience de perte d'emploi, de perte d'identité.

La discontinuité, c'est aussi passer d'un travail qualifié (rédactrice dans une administration du secteur « Protection de l'enfance ») à un travail de manutentionnaire requérant plus le corps. À l'heure actuelle, elle a des douleurs aux mains, mais après tout, cela muscle ses doigts, plaisante-t-elle. Discontinuité encore que le passage d'un chômage longue durée à un travail temporaire demandant un gros effort physique sans transition.

L'écrit est libérateur, souligne-t-elle. Elle va en proposer un autre récit, sur son expérience à l'abattoir, il s'appellera « À demain quatre heures », c'est ce que dit le contremaître chaque jour derrière chaque salarié. Elle aimerait bien pouvoir écrire à propos des autres compagnons de travail, s'arrêter sur certains itinéraires étonnants.

Colette a aussi l'expérience de l'écrit professionnel en tant que rédactrice dans l'administration, mais elle semble en garder le souvenir d'un monde impersonnel, abrupt, très hiérarchique. Pour Colette, le récit s'inscrit dans une vie où l'écriture est déjà présente comme la lecture, la musique ou la danse, et celles-ci peuvent devenir des pratiques et des expériences se prêtant à d'autres récits à livrer sur le site.

Miky, transclasse de l'écriture

Miky est un nom de plume qui a charge d'effacer le nom d'état civil, le nom de naissance et les démêlés familiaux: de la sténodactylo à l'accompagnante en écriture, en passant par l'auteure: une transclasse par l'écriture (Jaquet, 2014).

Ma part d'héritage, le récit de Miky Bern part d'un microévènement, ne pas s'être rendue aux obsèques d'un père incestueux entraîne la mise au ban familial et beaucoup plus concrètement l'élimination de la part d'héritage, par la mère puis, à la mort de celle-ci, par la fratrie entière. Issue d'un milieu ouvrier pauvre et aînée d'une famille de six enfants, Miky dit avoir échappé, par sa volonté d'apprendre, à un destin de « bonne », à la différence de ses sœurs qui le sont restées. Placée dans un atelier de couture, elle a pris en cachette des cours de sténodactylo, est devenue secrétaire, une

19. L'Union nationale interfédérale des œuvres et organismes privés non lucratifs sanitaires et sociaux regroupe des associations dans le secteur de la solidarité.

forme d'entrée en écriture. Elle a définitivement endossé l'identité d'auteure par le pseudonyme utilisé pour la publication d'un roman²⁰ en édition papier. Le récit court de RLV répond à un désir de réparation pour ses filles, ne pas avoir su voir que celles-ci avaient pareillement été victimes des agissements de leur grand-père; elle a voulu restituer le texte publié par l'une d'elles à son intention sur Facebook. Le découvrir et l'insérer dans son propre récit valait une reconnaissance. Miky Bern dit ne pas lire les auteurs modernes, elle a trop à rattraper avec les anciens. Écrire encore dans l'apaisement de la réconciliation et de l'entre-soi avec ses filles, plutôt, dit-elle aider d'autres à raconter ou bien « taper », selon son expression, des manuscrits exhumés d'archives familiales pour des proches.

Écrire, facile pour un cadre en burn-out: Trois identités d'auteurs, trois zones de vie à ne pas relier

Ph, dont le premier récit disait le surgissement par le truchement du téléphone de la mort d'un parent en milieu de travail, soulignait la dureté d'un responsable hiérarchique peu disposé à faire place à cet événement. Pas de tolérance à l'égard d'un événement privé. Il dit avoir expérimenté le burn-out à la suite d'un cumul: mal-être au travail, soutien nécessaire à une épouse en difficulté de travail, maladie déclarée d'une enfant adolescente mais aussi observations et action dans le comité d'hygiène et de sécurité de son entreprise, où il est question de risques psychosociaux, forme moderne de ce mal-être au travail.

Si Ph use de trois pseudonymes différents, c'est qu'il souhaite disjoindre trois univers, celui lié au monde du travail, celui du monde associatif, celui de l'intimité et du familial. Il cultive l'espoir d'être édité et a entamé une tournée chez soixante éditeurs, il a pourtant mesuré l'inaccessibilité de ce monde-là. Il ne se dit pas lecteur des autres récits du même site, il ne commente pas et peu lui importe d'autres commentaires sur ses propres productions.

RLV est pour lui un éditeur par défaut, il lui permet d'accumuler des récits multiples en bénéficiant des compétences de la web éditrice, pour des exercices à relier peut-être ultérieurement.

Quand on s'attelle au clavier pour évoquer le monde du travail, c'est parce qu'il fournit des angles d'observation et de notation inédits, il donne à percevoir des catégories et à décrire des niveaux d'activités peu reconnus et surtout pas dans des postures d'écriture, ou encore des métiers de la relation avec leurs aléas, belles rencontres ou rejets, indifférences, mépris, relations à des catégories professionnelles jugées supérieures.

Le monde du travail est au premier plan ou en arrière-plan de la plupart des récits. D'autres en revanche, se caractérisent par la publicité donnée à des histoires intimes et/ou familiales. RLV permet l'exposition publique en même temps que le site consacre de nouvelles identités d'auteurs, des identités éditées, identité femme pour Liane,

20. Miky Bern (2005), *Virtulus: roman-fleuve*, Les Presses Littéraires.

métamorphose identitaire pour Miky, jusqu'à l'effacement du patronyme et son remplacement par un pseudonyme.

Liane ou la vie double

Liane Dargueil est apparue sur la scène de RLV, avec un très beau récit intitulé *L'ordre apparent des jours*. À évoquer l'appartement de ses parents, elle suggère sobrement une enfance et une jeunesse tragiques, point de départ d'un destin double de transgenre. D'autres récits suivront, *Dans la seule cire des bas*, *Les gestes crus*, *Corps à corps*; ils dévoilent dans un langage sans détour, les pratiques d'une prostituée, travesti dominé. Sur le site, son profil fait figurer une photo, fardée fortement comme on l'est lorsqu'il s'agit d'outrer la féminité. Un profil réservé à RLV, ce sont les textes de l'autre, le double féminin. Liane Dargueil est l'anagramme presque parfait d'un auteur poète édité, reconnu mais qui sait ne pas pouvoir trouver place pour son double et ses récits dans ses espaces éditoriaux habituels ou qui craint de susciter un intérêt éditorial voyeuriste quelque peu ambigu. La publication sur le site RLV est un compromis astucieux dans la mesure où il donne place à l'identité double et a vite permis la reconnaissance d'un auteur par la qualité d'écriture, en dépit de la marginalité patente aux regards de l'idéal de représentation du site, encore que le transgenre puisse, de fait, incarner une forme d'invisibilité. La publication sur le site RLV aura favorisé l'exercice de la double personnalité. Liane Dargueil a accepté l'entretien avec l'universitaire et annoncé sans ambages qu'elle viendrait en garçon. C'est ainsi que j'ai rencontré l'auteur dans l'espace public alors qu'une journaliste radio²¹ l'aura, dans le même temps, interrogé chez lui, où Liane Dargueil s'est risquée à recevoir. L'espace privé aura autorisé les préparatifs et la mise en scène pour un usage radiophonique dont il reste la description par la journaliste et une photo sur internet.

Des expériences affectives, de la souffrance psychique à la souffrance sociale

Un frère schizophrène dont il faut s'occuper, un ex-conjoint bipolaire envolé, des histoires familiales bousculées donnent matière à des récits, qui, pour rentrer dans le format, ont dû se faire sobres, presque elliptiques. Les éditeurs communautaires rapportent que leur action consiste souvent à éliminer, couper, tailler dans le vif. Il se pourrait que les récits n'évitent de tomber dans le pathos, la lamentation, que par ce travail d'extraction de l'essentiel. L'écrit est manifestement exutoire, libération, une manière de transfigurer une expérience douloureuse, de la faire partager. Souvent, cet écrit a été précédé d'un texte long publié ou non, fini ou laissé en suspend, peut-être ne sera-t-il jamais achevé. Dans ces expériences, le passage par le site RLV peut être mis en balance avec la fréquentation d'autres sites: des forums à propos de bipolarité qui sont l'occasion d'échanges d'informations pratiques, de ressources de soutien, mais ne remplissent pas la même fonction, n'offrent pas la possibilité d'une mise en forme par le récit.

21. Émission « À ton âge », France Inter, 28 décembre 2015.

L'édition papier: un rêve d'amateur?

Ayant produit un texte, ou plusieurs, et quelle que soit la motivation de départ, exutoire, transmettre (mais quoi, à qui?), il est rare que l'expérience d'écriture s'arrête là. L'ambition plus ou moins assumée est de publier, pas dans l'espace restreint des invisibles mais « en vrai », dans l'édition papier — e rêve de l'édition en vrai est en arrière-plan peu ou prou de la fréquentation des ateliers d'écriture. Lila a des rendez-vous avec des éditeurs, mais se méfie, instruite par l'expérience de *Rue89* où son blog lui échappait. Elle ne désespère pas de pouvoir se faire porte-écriture de ces invisibles qu'elle rencontre dans sa pratique d'assistante sociale aujourd'hui au sein des prisons car depuis sa démission d'un poste en polyvalence de secteur, dont elle raconta les circonstances pour un récit de RLV, elle a opté pour un poste en milieu carcéral. D'autres modèrent leurs ambitions dans la création littéraire: au plus, utiliser les concours de nouvelles; d'autres encore convertissent leur désir d'édition, d'être lus, en projet professionnel ou militant: faire un atelier d'écriture (pour une assistante sociale, à l'adresse de femmes migrantes racontant leurs parcours), accompagner des écritures de petites gens qui souhaitent contribuer à leur mémoire familiale ou plus largement apporter leur contribution à la constitution d'une mémoire-patrimoine d'une profession, d'une région...

L'adhésion au projet initial de P. Rosanvallon et la lecture du texte fondateur *Le parlement des invisibles* sont peu exprimées, à l'exception d'Estelle, pour dire sa déception à cet égard. Ph se situe à l'opposé d'Estelle. L'adhésion au projet initial semble plus prégnante parmi les éditeurs communautaires mais ils ont été choisis²² Signes de cette adhésion certains combinent plusieurs rôles sur le site: auteur, lecteur du mois, éditeur communautaire²³.

En fait de démocratie narrative, RLV semble s'expérimenter plutôt comme un gigantesque atelier d'écriture permis par le recours au numérique, du moins le site fournit, comme pour les ateliers, un cadre d'écriture, une aide éventuelle à la mise en forme. Il veut gérer, abriter des temps d'écriture et de lecture, et orchestrer des échanges pourtant perçus comme très restreints. L'absence d'une lecture oralisée, moment souvent important des ateliers d'écriture ordinaires, n'est sans doute pas pour rien dans la restriction de ce qui pourrait être une sociabilité d'écriture; de ce fait, les récits sont plus exposés que partagés. Et pourtant, la volonté de participer au site est patente et semble le plus généralement débiter par la lecture et des commentaires postés à destination de certains auteurs, puis on soumet un récit, suivi éventuellement de quelques autres.

22. On ne saurait établir un profil type de ces 75 proches collaborateurs de la web éditrice, proches par la régularité de leur contribution; ils agissent souvent à distance, ne se connaissent pas entre eux. Exceptionnellement, ils ont pu rencontrer la web éditrice parce que parisiens ou au hasard d'un de ses terrains. Parmi ces éditeurs communautaires, j'ai rencontré des professeurs de lettres retraités, un formateur d'adultes, une directrice éditoriale.

23. Au moment de notre rencontre, Lila, assistante sociale, dit avoir des contacts prometteurs avec des éditeurs, et m'annoncera comme une victoire sa publication dans une nouvelle collection chez L'Harmattan (travail social).

La rencontre avec divers protagonistes de RLV et, en premier lieu, avec les auteurs aura permis de situer les récits, de leur donner sens et consistance, en plaçant ce bref moment narratif d'une expérience, d'une épreuve ou d'un fragment d'existence, dans l'histoire plus longue de leurs pratiques de lecture et d'écriture. Un paysage de l'écriture et de la lecture aujourd'hui très diversifié: les auteurs ont évoqué des blogs, des réseaux, des concours littéraires, des ateliers d'écriture. De même, la web éditrice et quelques-uns de ses éditeurs communautaires font du terrain et développent une action par des partenariats et l'incitation à des pratiques d'écritures collectives, de nouvelles sociabilités d'écriture. Les auteurs expérimentent souvent, bien en amont de leurs récits ou bien après, des postures, des identités à relier ou disjoindre, dont le jeu se lit à travers les usages de noms d'auteurs: nom d'état civil, combinaison de prénoms et initiales, pseudonymes. Ce n'est pas le moindre attrait d'un tel site que ce jeu des identités et des récits que l'univers numérique rend possible.

LES USAGES D'UN SITE ÉDITEUR DE RÉCITS

Au fil d'une pratique enseignante et d'interrogations informelles en milieu universitaire, on a déterminé de possibles usages pédagogiques de ce réservoir de récits, en suggérant la lecture et le choix de récits comme matériau d'appoint ou illustration de thèmes de recherche (en partant ou non du classement proposé par le site lui-même — ou bien encore en invitant à la production de récits courts sur le modèle RLV, éventuellement proposables à RLV).

Un matériau d'appoint pour des sociologies spécialisées (du travail, de la migration, etc.)

Plusieurs récits portent sur les univers de travail, ils témoignent notamment de conditions de travail avec autrui dans la relation de service. L'enquête révèle parfois que ces récits, en se situant entre blogs et revue professionnelle, servent de véritables stratégies professionnelles. Elle montre aussi que la pratique du récit est un moyen pour des déclassés professionnels ou qui se voient peu ou prou ainsi de retrouver une place gratifiante au sein d'une culture littéraire. Le récit édité aurait le pouvoir de réhabiliter ces déclassés, de leur redonner symboliquement du prestige.

Une ressource symbolique ou réelle à faire valoir professionnellement

L'ascendant exercé par la culture de l'écrit, la symbolique attachée à la publication, à la reconnaissance par l'écrit, se manifestent hors du monde scolaire et universitaire et sont des traits communs à plusieurs activités d'écriture, outre les ateliers d'écriture. Ce même attrait assure le succès des éditions à compte d'auteur, des plates-formes d'autoédition, ou l'audience des écrivains au service de particuliers ou d'associations pour constituer des mémoires de métiers, de patrimoines, de familles. L'édition numérique vient en déployer les possibilités. Le récit court, rompant avec une frontière rigide entre fiction et réalité, vient servir l'ambition de l'écriture et donner à caresser l'espoir de

produire un récit plus long et de franchir le pas entre amateur et écrivain. Pratiques de lecture et pratiques d'écriture sont indissociables. La qualité des récits livrés sur le site, telle qu'appréciée par une professionnelle de l'édition (directrice éditoriale), qui est aussi éditrice communautaire, est soulignée hormis toute intervention correctrice par comparaison avec les textes soumis par des candidats à un concours de nouvelles policières. Ceux-là ambitionnent pourtant d'être écrivains créateurs de fiction et ne sauraient pourtant faire concurrence pour le style et la construction du texte aux amateurs producteurs de récits.

RLV est une expérimentation vivante encore, elle ne débouche pas sur la production d'un puzzle, dont les pièces s'emboîteraient idéalement, mais amorce peut-être le déploiement d'une mosaïque, aux fragments irréguliers, dans laquelle on lira peut-être, au gré des angles de vue, tel ou tel motif, esquisse d'un produit communautaire d'une culture de l'écrit qui n'en finit pas de s'étirer dans un univers numérique. Ce dernier favorise l'exercice d'identités multiples, tout en offrant à l'écrivain amateur des ressources éditoriales professionnelles, un écrivain amateur qui se taille avec quelque habileté une place personnelle dans ce paysage de culture de l'écrit aujourd'hui très diversifié. Un des atouts du site serait de favoriser une « hybridation entre amateurs et professionnels... internet facilite cet entre-deux: il fournit à l'amateur des outils, des prises, des voies de passage » (Flichy, 2010: 8). On retient cette notion d'hybridation entre amateurs et professionnels, la forme récit court en édition numérique la favorise. La collection des récits ainsi constituée peut s'offrir au regard sociologique mais l'enquête souligne la posture assumée d'auteurs de récits, une forme narrative, certes courte, encadrée dans une exigence qui se fait rare au temps d'internet, incitant à des échanges courts, rapides et peu rédigés. Si un site éditeur n'a pas le pouvoir d'instituer un parlement des invisibles, il a celui de promouvoir cette forme narrative du récit, de susciter un engouement, d'auteurs et de personnages en quête d'éditeurs, en six cents textes...

RÉSUMÉ

Le site éditeur *Raconter la vie* a constitué en deux ans d'existence une collection de six cents récits. L'abondance narrative ainsi suscitée déploie une mosaïque faite des fragments de vies multiples qui peut se prêter au regard sociologique au gré des angles de vue décelant tel ou tel motif ou thème. On peut encore s'essayer à identifier des types de récits: témoignage, récit de vie sociale ou même performance artistique. On a choisi, par l'enquête, de rencontrer quelques protagonistes de cette scène numérique, à commencer par la web éditrice pivot du site, ses collaborateurs, dits éditeurs communautaires, et les auteurs. L'intention était de situer la production de ces récits et leur proposition à l'édition numérique au regard des pratiques d'écriture et de lecture de leurs auteurs, prenant acte d'une culture de l'écrit, voire d'une culture littéraire en référence. Les auteurs évoquent des pratiques variées des carnets personnels à l'expérience d'ateliers d'écriture, en passant par les écrits professionnels. Beaucoup sont habiles à utiliser les ressources du numérique, blog, réseaux, plateforme. L'ombre d'une maison d'édition traditionnelle prestigieuse, l'engagement d'un professeur au collège de France, la compétence éditoriale — double lecture des textes, aide à la mise en forme technique — servent

un désir latent de publication largement partagé par les auteurs. De quoi, pour ces derniers, se concevoir comme auteurs amateurs et caresser l'espoir d'une reconnaissance d'écrivain. À défaut d'impulser un impossible parlement des invisibles, le site éditeur préserve la forme narrative en même temps qu'il promeut une figure d'auteur amateur. Il pourrait s'apparenter à un atelier d'écriture grand format aux prismes du numérique; on y est privé d'une sociabilité de lectures partagées mais autorisé aux jeux d'identités multiples, celles de ces *personnages et auteurs* appelés à *raconter le roman vrai de la société* et si fort en quête d'éditeurs.

Mots clés: pratiques d'écriture et de lecture, culture de l'écrit, auteur amateur, sociabilités d'écriture.

ABSTRACT

The *Raconter la vie* publishing site has amassed a collection of six hundred narratives over its two years of existence. The large number of stories it has encouraged in this way presents a mosaic made up of fragments of numerous lives that can be the object of sociology from different angles focused on a specific pattern or topic. One can still try to identify types of narratives: testimonies, social life stories or even artistic performances. Through a survey, we have chosen to meet some of the main actors of this digital stage, starting with the site's linchpin, the web editor, her contributors, called community editors, and the authors. Our goal was to examine the production of these stories and the proposal of their digital publication with respect to the authors' writing and reading practices, taking into account a writing culture, or even the reference of a literary culture. The authors discuss a variety of practices from personal diaries to the experience of writing workshops and professional writing. Many of them are adept at using digital resources: blogs, networks and platforms. The support of a renowned traditional publisher, the commitment of a Collège de France professor, the editorial team's competency—with double reading of manuscripts and help with technical layout—serve the authors' widely shared latent desire to be published. Something that would help them consider themselves amateur authors and cherish the hope of being recognized as writers. Failing to promote an impossible parliament of invisible authors, the publisher's site preserves the narrative form and at the same time supports the figure of the amateur author. It could be likened to a king size writing workshop with prisms of the digital world in which we are deprived of the sociability of shared readings, but allowed to play multiple identity games, those of *characters and authors called upon to tell society's genuine story* and who are so strongly seeking publishers.

Key words: writing and reading practices, culture of writing, amateur writer, sociability of writing

RESUMEN

En sus dos años de existencia, el sitio *Relatar la vida (Raconter la vie)* ha recopilado una colección de seiscientos relatos. La abundancia narrativa así suscitada despliega un mosaico de fragmentos de vidas múltiples que puede prestarse para un análisis sociológico, según las perspectivas subyacentes en tal o cual motivo o tema. Es posible, igualmente, intentar identificar tipos de relatos: testimonios, relatos de vida social e inclusive presentaciones artísticas (performances). Por medio de una encuesta, se decidió entrevistar a algunos protagonistas de esta escena digital, inicialmente a la editora de la página web principal del sitio, luego a sus colaboradores, llamados editores comunitarios, y a los autores. La intención era ubicar la producción de estos relatos y

su propuesta editorial digital, en función de las prácticas de escritura y lectura de sus autores, teniendo en cuenta la cultura del escrito, incluso el referente cultural literario. Los autores evocan variadas prácticas de los diarios personales que dan cuenta de la experiencia de los talleres de escritura, pasando además por escritos profesionales. Muchos utilizan hábilmente los recursos digitales, blogs, redes, plataformas. La sombra de una casa editorial tradicional prestigiosa, el compromiso de un profesor del Colegio de Francia, la competencia editorial —una doble lectura de textos, la ayuda técnica— se encuentran al servicio del deseo latente de publicar, deseo ampliamente compartido por los autores. De allí, pensarse como autores aficionados y acariciar la expectativa de un reconocimiento como escritor. A falta de impulsar un imposible parlamento de los invisibles, el sitio editorial preserva la forma narrativa, al mismo tiempo que promueve la figura del autor aficionado. Podría asemejarse a un taller de escritura de gran formato con tecnología digital, privándonos de la socialización de las lecturas compartidas, pero autorizando los juegos de múltiples identidades, aquellas de estos personajes y autores llamados a narrar la verdadera novela de la sociedad, quienes están tras una importante búsqueda de editores.

Palabras clave : prácticas de escritura y de lectura, cultura escrita, autor aficionado, socialización de la escritura

BIBLIOGRAPHIE

- AUBENAS, F. (2010), *Le quai de Ouistreham*, Paris, de l'Olivier.
- BENLAALA, O. (2015), *La barbe*, Paris, Seuil.
- BERN, M. (2005), *Virtulus: roman-fleuve*, Les Presses Littéraires.
- BOURDIEU, P. (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- CATANI, M. et MAZÉ, S. (1982), *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Paris, Librairie des Méridiens.
- CHATEIGNER, F. (2008), *Une société littéraire. Sociologie d'un atelier d'écriture*, Vulaines sur seine, Éditions du Croquant
- FLICHY, P. (2010), *Le sacre de l'amateur*, Paris, Seuil.
- GAUZ, (2014), *Debout payé*, Paris, Le nouvel Attila.
- HUSTON, N. (2008), *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud.
- JAQUET, Ch. (2014), *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF.
- LEPENNIES, W. (1980), *Les trois cultures. La sociologie entre science et littérature*, Paris, MSH.
- LEWIS, O. (1961), *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard.
- LORDON, F. (2014), *Le Monde diplomatique* et blog.
- PAGÈS, Y. (2000), *Petites natures mortes au travail*, Paris, Folio Gallimard.
- PINTON, S. (1997), *Journal d'un paysan de la Creuse*, Revue *Terrain*, n° 28.
- PINTON, S. (2009), « Les humeurs du temps. Journal d'un paysan de la Creuse », *Éthnologie française*, vol. 39, n° 4.
- POLIAK, C. (2006), *Aux frontières du champ littéraire. Sociologie des écrivains amateurs*, Paris, Économica.
- ROSANVALLON, P. (2014), *Le parlement des invisibles*, Paris, Seuil.
- SAND, G. (1876), *Histoire de ma vie, Morceaux choisis*, in Perrot, M. (2014), *Des femmes rebelles. Olympe de Gouges, Flora Tristan, Georges Sand*, Paris, Elyzad poche, p. 197-198.